

HISTOIRE DE LA TOURAINE

**L'INCENDIE
DE LA BIBLIOTHÈQUE DE TOURS
(JUN 1940)**

Daniel SCHWEITZ*

RÉSUMÉ

Les combats sur le passage de la Loire, en juin 1940, vont entraîner la destruction de la bibliothèque municipale de Tours, alors l'une des plus riches de France. Au cœur de la débâcle, les responsables de cette bibliothèque : Georges Collon, Jacques-Marie Rougé et Léopold Bariller s'efforceront de sauver ce qui pouvait l'être : les archives municipales, les manuscrits des abbayes médiévales, les incunables, avant le début des combats.

ABSTRACT

The battles fought to control the crossing of the Loire in June of 1940 caused the destruction in Tours of the municipal library, one of the richest in the France. In the midst of the rout, those in charge of this library, Georges Collon, Jacques-Marie Rougé and Léopold Bariller did their utmost to save what could be saved : municipal archives, medieval abbey manuscripts and incunabula, before fighting began.

L'incendie d'une partie des quartiers anciens de la ville de Tours en juin 1940, avec l'anéantissement de la presque totalité des fonds conservés dans sa bibliothèque municipale le 19, marque à l'évidence une solution de continuité dans l'histoire culturelle de la Touraine. Pour les sociétés qui avaient déposé leurs imprimés dans cette bibliothèque, et en particulier pour la Société archéologique de Touraine (voir Schweitz, *BSAT*, 2008, 2009), la Société

* Bibliothécaire de la Société archéologique de Touraine, docteur en anthropologie sociale et historique (EHESS).



Fig. 1 : La bibliothèque municipale de Tours, 1907-1940 (coll. SAT).

d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Indre-et-Loire et la Société de Géographie de Tours, cet incendie est apparu comme un terrible coup du sort.

L'événement n'ayant pas encore fait l'objet d'une publication, il convenait de remettre en mémoire non seulement les faits, mais également les hommes qui se sont distingués à cette occasion, du conservateur Georges Collon, de ses adjoints Jacques-Marie Rougé et Léopold Bariller, jusqu'aux tirailleurs algériens du lieutenant Bracq qui ont participé à la sauvegarde des fonds précieux de la bibliothèque, avant d'affronter l'ennemi sur le passage de la Loire, les 19 et 20 juin.

LA DÉFENSE DU PASSAGE DE LA LOIRE

L'enchaînement des faits qui va mener à l'incendie de la bibliothèque municipale et à l'anéantissement de ses fonds patrimoniaux, au matin du mercredi 19 juin 1940, s'amorce lorsque l'État-Major décide, le 18, de retarder l'ennemi encore 48 heures sur la Loire. Alors que les troupes battent en retraite, après la prise de Paris le 14, et que le front se disloque, il s'agit de

leur permettre d'échapper à la capture et de se regrouper derrière la Loire. Il s'agit également de contenir l'ennemi sur ce qui peut constituer une dernière ligne de défense, en attendant la signature de l'armistice demandé depuis Bordeaux le 16, et qui sera effectivement signé le 22 juin.

Alors qu'il n'existe plus de réserve à jeter dans la bataille, la défense de la Loire doit être constituée avec des hommes et des vieux matériels récupérés dans les dépôts ligériens, en vue de constituer un mince rideau de troupes et une défense antichars des ponts. À Tours, le 18 juin 1940, la mission de combat est confiée aux hommes de trois unités de la 2^e Division Légère Mécanisée : sur la rive gauche du fleuve, il s'agit du 8^e régiment de cuirassiers et du 1^{er} régiment de dragons portés, et, en retrait sur le Cher, du 13^e régiment de dragons portés. Ces troupes, qui défendent les intervalles des ponts de Tours, se raccordent à deux bataillons de la 34^e compagnie des tirailleurs algériens, provenant des dépôts 92^{bis} et 93^{bis}.

À l'intérieur et aux alentours du bâtiment de la bibliothèque, on trouve une poignée de tirailleurs algériens placés sous les ordres d'un officier de réserve, le lieutenant Bracq, avec en appui deux cents hommes du 1^{er} régiment de dragons portés (2^e DLM). Ces derniers recevront le 19, vers 14 h, l'ordre de se replier derrière le Cher. Aux premières heures du 19 juin, ce sont notamment ces tirailleurs algériens qui feront face à l'attaque allemande sur le passage de la Loire, puis à des simulacres d'opérations offensives destinés à

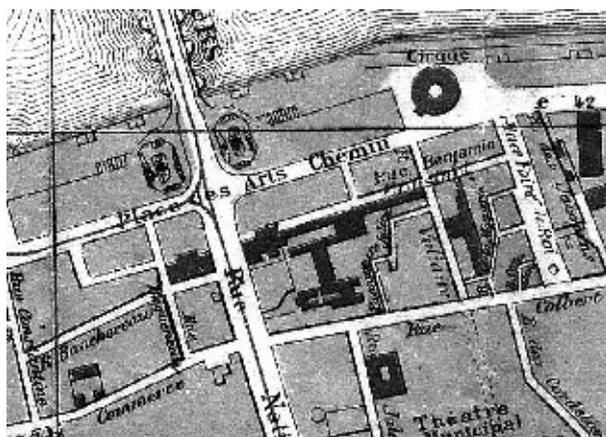


Fig. 2 : L'entrée de ville avant l'incendie de 1940 (Grosjean, vers 1913).

fixer les troupes françaises sur place, avant de recevoir l'ordre de décrocher le 20 dans l'après-midi, afin de se replier derrière le Cher.

Dès qu'il apprend la probabilité d'une bataille sur la ligne de la Loire, le vendredi 14 juin, Georges Collon entreprend des démarches pour que soient retirés de sa bibliothèque les tirailleurs algériens qui s'y sont installés, mais sans pouvoir obtenir gain de cause, malgré l'intervention personnelle du préfet Vernet. En dépit des protestations de Collon, que l'on imagine véhémentes, une mitrailleuse est d'ailleurs mise en batterie vers la rive droite du fleuve, depuis les fenêtres du second étage de la bibliothèque, dès ce 14 juin.

Devant cette situation très préoccupante, et qui fait surtout peser la menace d'une bataille autour du pont Wilson dans les jours à venir, Collon, comme Horace Hennion, conservateur du musée des Beaux-Arts, réclament auprès de Lesage, adjoint au maire, et de Martin, secrétaire général de la Mairie, une évacuation à la hâte de leurs collections respectives. Mais il est déjà trop tard, les camions et l'essence manquent en ville, les rues de Tours sont d'ailleurs embouteillées par les convois militaires et les véhicules des réfugiés.

Il ne reste donc au conservateur de la Bibliothèque et à ses adjoints que l'option de protéger ce qui peut l'être sur place, dans un abri bétonné aménagé à la hâte selon les plans de Collon, et seulement pour moitié, dans les caves voûtées du bâtiment. Malgré le trouble entraîné par la présence des tirailleurs algériens dans le bâtiment, à partir du vendredi 14 (ou du samedi 15), en dépit de l'inquiétude quant à l'évolution de la situation militaire dont on constate de jour en jour la dégradation, la bibliothèque restera ouverte au public sans interruption jusqu'au dimanche 16 juin. Sous la direction de Collon, Rougé et Barriller, le personnel assurera normalement ses services de communication et de prêt, donnant à cette occasion un bel exemple de conscience professionnelle et de continuité du service public.

L'état de siège est déclaré à Tours le mardi 18 juin, les pouvoirs civils et militaires étant dévolus au général Haca, commandant la subdivision militaire, qui interdit alors tout nouvel exode vers le sud, et notamment aux jeunes des prochaines classes mobilisables. Vers 20 h 30, le ministre de l'Intérieur annonce à la radio, depuis Bordeaux, que toutes les villes de plus de 20 000 habitants sont déclarées « *villes ouvertes* ». Les autorités civiles et religieuses, et même le général Haca, réclament alors, mais en vain, un ordre de repli des troupes assurant la défense du passage de la Loire à Tours.

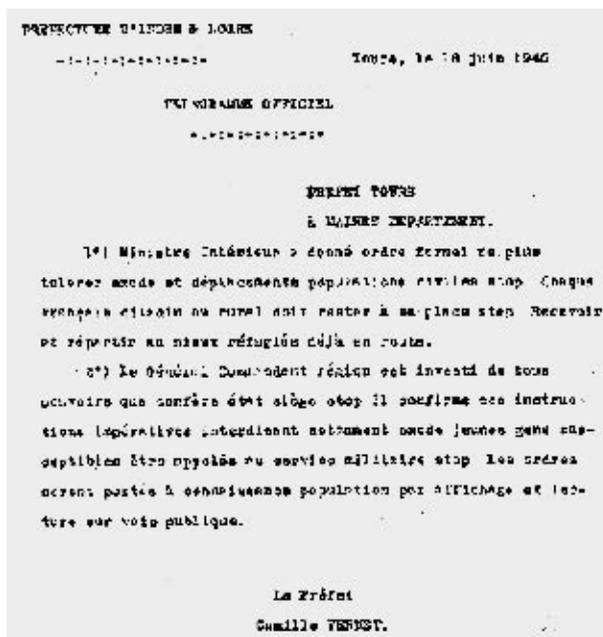


Fig. 3 : Circulaire du Préfet annonçant l'état de siège,
le 18 juin 1940 (Hamonet, 1940).

Les officiers des troupes en position derrière la Loire, n'ayant pas reçu de nouvelles instructions, préférèrent s'en tenir à la mission de combat qui leur a été confiée. Ces officiers sont même amenés à s'interposer face à une partie de la population qui entend désarmer les tirailleurs algériens assurant cette défense, et qui va parfois jusqu'à les agresser. Le 18, une délégation du quartier de la Fuye menace le Maire de se placer devant les canons français si la ville n'est pas déclarée « ouverte ». Le Maire téléphone au commandant de la IX^e région militaire dont le PC est désormais à Poitiers, mais celui-ci se retranche derrière l'Autorité supérieure qui a ordonné que la ville tienne 48 heures. Le préfet Vernet, conscient de l'enjeu pour la population, tente également une intervention directement auprès de l'état-major du général Weygand à Bordeaux, mais il ne recevra une réponse évasive que le lendemain, alors que le pont a déjà été coupé par les soins du Génie et la ville mise en état de résister.

Comme l'a souligné Pierre Leveel, ce sont deux devoirs qui se heurtent : celui des officiers qui ont reçu mission de contenir les Allemands sur la ligne de la Loire, en attendant un armistice annoncé, celui des autorités civiles de Tours qui veulent absolument éviter des combats perdus d'avance au vu des forces en présence, et qui craignent surtout la destruction de leur ville.

Sur ordre du commandant de la 2^e Division Légère Mécanisée, depuis son PC de Chambray-lès-Tours, la première arche du pont Wilson, minée à partir de la soirée du 16 par le 6^e Génie, saute le 18 juin 1940 à 23 h. D'énormes débris de fonte et de pierre sont projetés à plusieurs centaines de mètres par une «*formidable explosion*» et les édifices voisins, en particulier l'école du Musée, sont maltraités : des corniches et des lucarnes sont arrachées, des façades trouées. Une fois le pont coupé, les troupes positionnées sur la rive gauche de la Loire se préparent à contenir les Allemands jusqu'à la proclamation de l'armistice. Elles ont déjà rempli une partie de leur mission : permettre le repli d'hommes qui échapperont à la captivité et dont on ignore alors qu'ils pourront pour certains reprendre le combat en Afrique du Nord, ou dans les maquis lorsque le temps sera venu, en 1943-1944.

La bibliothèque et l'école des Beaux-Arts, logées dans des bâtiments situés de part et d'autre de l'entrée de la rue Nationale, déjà légèrement endommagées par le souffle du bombardement aérien du pont Wilson par les Allemands, le 16 juin, comme par celui des mines employées pour sa destruction par le Génie, le 18, constituent désormais une cible pour l'artillerie allemande, qui va se mettre en batterie sur les hauteurs de Saint-Cyr et de Saint-Symphorien. Toutes les conditions sont réunies pour l'anéantissement, par fait de guerre, des richesses culturelles conservées depuis la Révolution au sein de cette prestigieuse bibliothèque.

L'INCENDIE DE LA BIBLIOTHÈQUE ET DE LA VILLE

Depuis les fenêtres de la Bibliothèque, des soldats français arrivés dans la nuit du 17 au 18, avec les mitrailleuses désormais placées sur des tables à toutes les fenêtres du premier étage, vont faire feu sur les Allemands au moment où ils chercheront à mettre en place un pont de bateaux pour franchir le fleuve, aux dernières heures de la nuit du 18 au 19. Au cours de ces échanges de tirs, des balles traçantes de mitrailleuses pénètrent dans la Bibliothèque, et

y provoquent certainement un début d'incendie. Vers 4 h, trois batteries allemandes installées sur les coteaux de Saint-Symphorien et de Saint-Cyr commencent des tirs avec des obus explosifs et incendiaires qui frappent en premier lieu, et de plein fouet, le nid de résistance qui a été improvisé dans les étages du bâtiment de la bibliothèque et aux alentours. Vers 4 h 30, ces tirs allument un incendie qui se propagera aux maisons voisines puis à tout le quartier.

Ainsi que le note le président honoraire de la Société archéologique de Touraine, Émile Roque, en juillet 1940, l'obus (ou le projectile) qui allume l'incendie dans la bibliothèque municipale «*pénètre justement dans la partie qui contenait les livres*» de la Société. Cet incendie anéantira en quelques heures le bâtiment et l'essentiel des importantes collections qu'il abritait, y compris les fonds déposés par les sociétés savantes et notamment la Société archéologique de Touraine. L'embrasement de la ville et l'encombrement des rues du centre-ville par les décombres des maisons, de la rue Marceau à la rue Voltaire, peut-être aussi la perspective d'un combat de rue face à un adversaire qui paraît déterminé, va amoindrir l'intérêt du passage en force de la Loire à Tours, et le fleuve sera franchi en amont, à Amboise, le 19 juin.

Comme le dynamitage du pont Wilson dans la nuit du 18 avait également détruit la canalisation alimentant la ville en eau, et à cause du mitraillage et du bombardement allemand, les pompiers resteront impuissants à combattre l'incendie. Malgré les efforts déployés par les pompiers et les volontaires de la Défense passive, un gigantesque incendie va s'étendre en de multiples foyers, qui seront d'ailleurs méthodiquement allumés, le 19 juin, par des volées successives d'obus explosifs et incendiaires, peut-être plus de 3 000 au total. Ils tomberont d'abord sur le dispositif de défense installé au débouché du pont, à l'entrée de la rue Nationale, puis le bombardement s'étendra sur les quais, de la place Foire-le-Roi jusqu'à la rue de Constantine, et plus en profondeur jusqu'à la rue de la Préfecture et à la rue Gambetta. L'incendie causé par certains de ces obus au point d'impact, sera alimenté par les canalisations du gaz de ville rompues par le bombardement, dans un quartier par ailleurs constitué pour partie de maisons anciennes, à pans de bois ou bâties avec des solivages évidemment propres à alimenter les flammes.

L'incendie qui s'étend sous l'effet d'un puissant vent de nord-est durant la matinée du 20, pendant que le duel d'artillerie entre les pièces allemandes

des coteaux Nord et les pièces françaises des coteaux méridionaux de la Vallée se poursuit jusqu'au cesser-le-feu de 17 h, ne sera d'ailleurs définitivement maîtrisé en ville que dans la soirée du vendredi 21, lorsque les pompiers, qui manquaient jusqu'alors d'eau, pourront s'approcher de la Loire afin d'y brancher leurs pompes. Les efforts des pompiers seront heureusement confortés par l'effet providentiel d'une pluie d'orage, vers 22 h, qui éteindra les derniers foyers d'incendie.

Pour donner une idée de la violence de cet incendie, Georges Collon rapporte dans une lettre au ministre de l'Instruction publique, le 2 octobre 1940, que « *des livres enflammés* [ceux de la bibliothèque, mais également des collections et des ateliers de l'imprimerie Mame] *sont transportés à plusieurs kilomètres, que des feuillets incomplètement brûlés vont tomber dans la campagne jusqu'à Azay-le-Rideau et même Chinon, à 43 km* »... Ce sont des morceaux de parchemins brûlés recueillis dans son potager de Savonnières, le 19, qui apprendront à l'écrivain René Benjamin l'incendie de la bibliothèque municipale de Tours. André Bellessort, un parisien réfugié à Tours, verra le vent promener et disperser à travers les rues et les jardins de la ville des pages de livres illustrés dont la flamme avait rongé les bords, et dont on lui dira qu'elles provenaient de la bibliothèque, d'une « *grande librairie* » (Tridon, rue Nationale) et de la maison d'édition Mame. Dans le quartier des Halles, le jeune Jean Chauvin observera lui aussi un sol jonché de papiers brûlés.

Une fois les flammes définitivement maîtrisées, les Tourangeaux pourront constater l'ampleur du désastre : presque douze hectares de l'ancienne ville, avec plusieurs monuments historiques, comme les collections du musée d'Histoire naturelle sont réduits en cendres ; environ 250 000 m³ de décombres sont à déblayer entre la rue Marceau et la rue Voltaire ; probablement 388 immeubles sont détruits, 642 immeubles sont à remettre en état, certainement pas loin de 3 000 Tourangeaux n'ont plus d'abri ; mais surtout la presque totalité des fonds anciens et des imprimés de valeur conservés à la bibliothèque a été anéantie...

La façade de la bibliothèque municipale, intéressant témoin de l'architecture du XVIII^e siècle que l'on pourra un moment espérer conserver, sera abattue en novembre 1940, à l'aide d'un filin d'acier tiré par un vieux char Renault, abandonné sur place lors de la retraite. Lorsque dans la journée du 19,

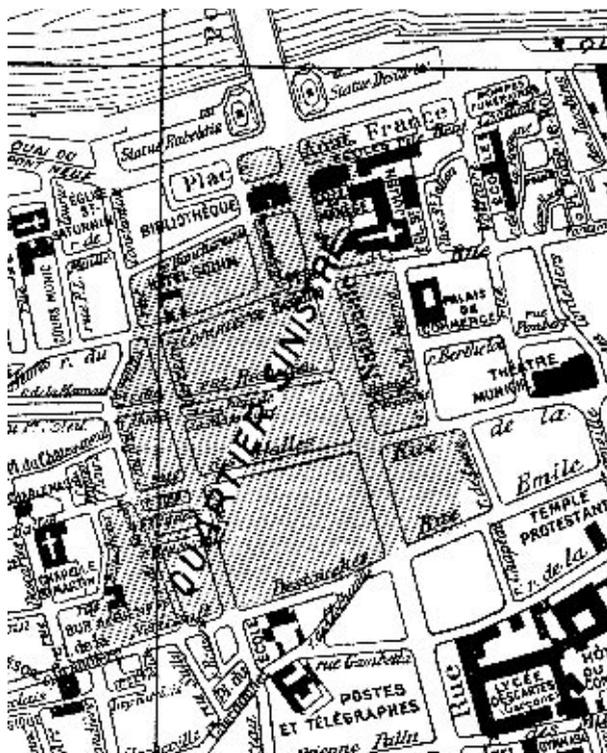


Fig. 4 : La zone détruite par l'incendie de juin 1940 (Vivier, Millet, 1943).

l'écrivain René Benjamin ayant vu tomber dans le potager de sa maison de Savonnières des morceaux de parchemins brûlés, pousse un cri de douloureuse surprise : « *La Bibliothèque! Mon Dieu* », ce n'est pas seulement aux livres précieux qu'il pense, mais tout autant au monument qui les abrite. Pour lui, avec son pendant formé par le bâtiment de l'ancien musée des Beaux-Arts, il « *faisait au voyageur, quand il abordait Tours comme il convient, c'est-à-dire par le grand pont, un accueil d'élégance et de grâce* ». Aujourd'hui les vrais Tourangeaux, c'est-à-dire ceux qui aiment la ville de Tours, même s'ils n'y sont pas nés, se lamentent de la disparition de ce qui était l'une des plus belles entrées de ville de la France d'Ancien Régime, et d'ailleurs un atout majeur du tourisme local d'avant-guerre.

SAUVEGARDE D'UNE PARTIE DES FONDS ANCIENS

On sait qu'en 1940 la bibliothèque municipale de Tours comptait parmi les plus riches et les plus prestigieuses des bibliothèques françaises. Formée en 1791 avec des ouvrages provenant de la confiscation des bibliothèques des établissements religieux du Département, complétée en 1792 par des livres saisis sur les nobles émigrés, la bibliothèque municipale de Tours, après deux déménagements, est transférée en 1826 dans deux salles de l'ancien couvent de la Visitation, nouvelle Préfecture, où elle restera jusqu'en 1862. Réinstallée à la hâte, en 1863-1864, dans les appartements « *nullement appropriés* » de l'hôtel Meffre dit également Papion du Château, ce n'est qu'en 1873 qu'elle sera convenablement installée. En 1896, les livres de la Bibliothèque seront déposés à proximité, dans les hangars de l'ancien immeuble Leturgeon, avant d'être enfin transférés, en 1906, dans l'ancienne mairie, place des Arts, où ils occuperont une surface de 945 m².

En 1932, Georges Collon, son conservateur, pouvait écrire : « *formée des vieilles bibliothèques tourangelles, enrichie de legs d'érudits locaux [principalement des membres de la Société archéologique] ou d'achats de fonds spécialisés comme les livres qui avaient fait partie de la collection du bibliophile Taschereau, [riche des dépôts des sociétés savantes aurait-il pu ajouter] la bibliothèque de Tours possède à peu près tout ce qui a été imprimé et en Touraine et sur cette province, et sur les personnages qui l'ont illustrée* ».

Des guides destinés à un lectorat populaire citaient même sa « *magnifique collection de manuscrits et d'incunables* » au titre des curiosités touristiques de premier plan de Tours et du Val de Loire, à l'égal des incontournables châteaux royaux. La première édition des Guides régionaux Michelin lui attribue trois étoiles en 1930, au même titre que la cathédrale de Tours ou même le château de Chambord ; celle de 1938, plus chiche, seulement deux étoiles, mais à l'égal tout de même du riche musée des Beaux-Arts de Tours. Cette perception touristique des fonds patrimoniaux de la bibliothèque municipale était ancienne, et un petit Guide pratique du Touriste à Tours, publié en 1877, signale déjà cette collection en précisant que les bibliophiles peuvent se la faire présenter par le « *très obligeant* » bibliothécaire : Dorange. Le Plan-Guide Arrault de 1937, qui est l'un des derniers guides à décrire les principales curiosités de la ville d'avant-guerre, précise que « *la visite des manuscrits a*

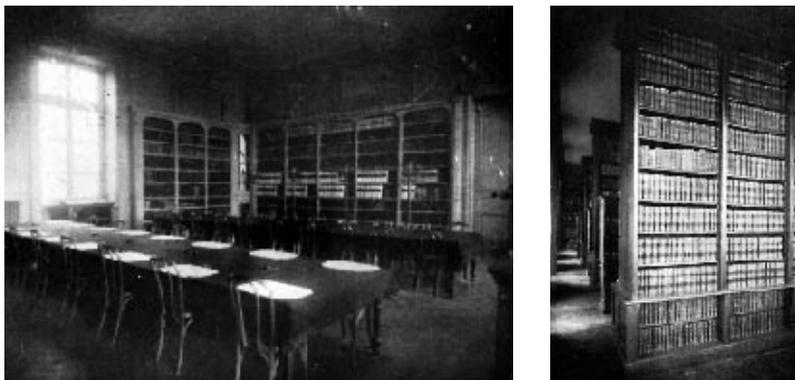


Fig. 5 (à gauche) : La salle de lecture du premier étage vers 1930 (*La France contemporaine*, vers 1932). Fig. 6 (à droite) : La réserve des manuscrits et les boiseries de Chanteloup vers 1930 (coll. BMT).

lieu le mardi et le vendredi à 10 h 30 sous la direction du Conservateur». Mais cette possibilité n'attire en fait qu'un public limité, probablement composé pour large partie de bibliophiles et de lettrés, et on sait que de 1929 au début de l'année 1935 cette collection de manuscrits et d'incunables n'aura été admirée que par 1 815 visiteurs, soit quelque 300 par an.

Après l'incendie, selon le décompte présenté par Collon dans sa lettre au Ministre du 2 octobre 1940, on sortira des abris aménagés dans les caves voûtées de la bibliothèque : «816 manuscrits, 74 incunables (*unica*) et impressions tourangelles anciennes, 132 registres de délibérations (1408-1817), 163 registres de comptes (1358-1671), 192 boîtes d'archives (X^e-XVIII^e siècle)». Il faut y ajouter, même s'il s'agit évidemment d'ouvrages de bien moindre intérêt, les livres prêtés aux lecteurs au moment de l'incendie. Collon évalue leur nombre à environ un millier et compte sur le retour des «deux tiers d'entre eux au moins», alors que seuls 450 d'entre eux réapparaîtront effectivement.

Le Conservateur fait alors ses comptes, et constate une perte considérable, en tout plus de 215 000 pièces : 1 200 manuscrits, 400 incunables, la totalité des belles reliures et des estampes, les 1 592 volumes provenant de la bibliothèque de Taschereau, des collections de sceaux et de monnaies, 180 000 imprimés et 140 collections de périodiques appartenant en propre à la bibliothèque municipale, ainsi que «*les collections et le stock*» de six sociétés



Fig. 7 : Le magasin des imprimés vers 1930 (*La France contemporaine*, vers 1932).

savantes, dont la Société archéologique de Touraine, la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Indre-et-Loire et la Société de Géographie de Tours, soit en tout quelque 25 000 volumes. Pour avoir une idée de l'importance du fonds des imprimés déposé par la Société archéologique de Touraine à la bibliothèque municipale, en 1939, on peut se reporter au montant des dommages de guerre qui lui sont alloués par le ministère de la Reconstruction et du Logement par décision du 20 février 1961 : l'équivalent de 478 800 francs de 1939, soit 209 733 euros de 2008.

Il lui faut également compter la perte de dossiers de documentation, et notamment ceux qui avaient été légués par les érudits du XIX^e siècle et résultaient du dépouillement de fonds historiques concernant la Touraine, notamment à partir de manuscrits, d'incunables et d'ouvrages rares qui vont disparaître dans l'incendie. L'incendie va détruire le «*fichier collectif de documentation*», qui renfermait des photographies, dessins, articles de journaux et documents de toutes sortes concernant la Touraine, «*offerts par les*

lecteurs». Créé en 1926, cet instrument de travail contenait déjà près de 5 000 fiches en 1935, probablement dues aux soins du consciencieux conservateur-adjoint qu'était Rougé. Les fameuses boiseries de la bibliothèque du château de Chanteloup, qui abritaient les manuscrits et les incunables précieux, dans une salle particulière de la Municipale, vont, elles aussi, disparaître dans l'incendie du bâtiment.

C'est grâce à Georges Collon, activement secondé ou même remplacé sur le terrain par son adjoint Jacques-Marie Rougé, et par «*l'aide-bibliothécaire*» Léopold Bariller, au cours des journées du 15 au 18 juin, que les archives anciennes de la ville et une partie des manuscrits les plus précieux ont pu être descendues dans l'abri aménagé dans les caves de la bibliothèque, à l'intérieur de ce que Collon définit alors comme une «*chambre-forte souterraine*».

La construction de cet abri avait été sollicitée depuis longtemps, et Collon avait d'ailleurs économisé sur son budget, à partir de 1936 semble-t-il, pour trouver les fonds nécessaires à la construction d'un «*abri pour les livres précieux en cas de bombardement*». Une première section de cet abri est terminée en septembre 1939. Le 3 mars 1940 il manque néanmoins à Collon 9 000 F, le prix des fers à béton, pour mener à bien au moins son projet d'un renforcement des caves voûtées situées sous la bibliothèque, le devis pour une première campagne de travaux (cinq travées sur huit) se montant à 50 000 F. Même si le conseil d'administration de la bibliothèque municipale, réuni le 4 mars 1940, est d'avis de lui accorder ce crédit supplémentaire, une partie seulement du «*gros œuvre*» de l'abri, avec 65 mètres de rayonnages métalliques, sera achevée au moment où la bibliothèque est livrée aux flammes, quelque mois plus tard. Cet abri sera utilisé «*tel quel*», en prenant les «*mêmes précautions contre l'humidité*» que dans la réserve primitive.

Dans sa lettre au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, datée du 2 octobre 1940, Georges Collon a précisé la chronologie des événements de ce funeste mois de juin, et le rôle de chacun, dans la mise en danger des collections de sa bibliothèque, comme dans la sauvegarde d'une modeste partie d'entre elles. Cette chronologie s'accorde notamment avec celle que propose le carnet des notes prises sur le vif par Louis Chollet en 1940.

Il convient d'abord de noter la situation particulière du Conservateur, qui aurait pu être affecté sur place, mais qui avait été rappelé sous les drapeaux le 22 août 1939. En juillet 1940, Émile Roque, président honoraire de la

Société archéologique de Touraine, reprochera d'ailleurs aux «*pouvoirs compétents*» d'avoir omis de comprendre les conservateurs de bibliothèque dans les nombreux «*affectés spéciaux*». Collon est néanmoins affecté au centre de renseignements de la Défense aérienne du Territoire à Tours, avec une mission de surveillance de nuit, ce qui lui permet de se rendre chaque jour à son bureau, pour organiser le travail de ses collaborateurs durant la journée. Son unité se repliera sur Poitiers dans la nuit du 17 au 18 juin, lui évitant d'assister à l'incendie de sa chère bibliothèque, avant qu'il ne soit démobilisé le 3 août 1940.

Aidés par des tirailleurs algériens mis à disposition par les officiers commandant le détachement présent sur place, c'est le samedi 15 juin que les collaborateurs du Conservateur commencent à descendre, selon ses instructions, les boîtes contenant les anciennes archives municipales dans le nouvel abri bétonné, travail qui sera terminé dans la matinée du dimanche 16. Ce même samedi 15, les officiers sur place décident de loger au rez-de-chaussée de la bibliothèque quarante hommes sur de la paille ; Collon doit donc passer l'après-midi en démarches auprès du préfet et du général Vary pour éviter ce nouveau danger.



Fig. 8 : La façade de la Bibliothèque incendiée, à l'automne 1940 (coll. SAT).

Après une interruption du fait d'une attaque aérienne allemande, dont une bombe tombée dans la Loire, souffle déjà les châssis et les vitres de la bibliothèque, et deux autres alertes dans l'après-midi du 16, la descente dans l'abri des ouvrages précieux conservés dans les vitrines de la salle des manuscrits est entreprise le lundi 17 dans la matinée. Le travail s'effectue en présence du Conservateur, mais malheureusement sans l'aide des tirailleurs algériens, et on descend cette fois dans l'abri «*des manuscrits non retenus dans la sélection primitive*», poussant l'opération jusqu'au numéro 400 environ.

Lorsque les collaborateurs de Collon reviennent prendre leur service au matin du 18, ils trouvent la bibliothèque «*envahie et bouleversée par les troupes arrivées dans la nuit*», mais ils peuvent néanmoins poursuivre, «*au milieu du désordre*», la descente des manuscrits dans l'abri. L'opération se poursuit jusqu'au moment – il est alors 11 h – où le chef du détachement installé dans la bibliothèque invite «*de façon pressante*» les adjoints de Collon à quitter les lieux, pour faire place à l'arrivée de nouveaux soldats. Barillet en réfère par téléphone à Martin, secrétaire général de la Mairie, qui ordonne alors au personnel de la bibliothèque de se replier sur la Mairie vu le danger représenté par l'arrivée des troupes allemandes, que l'on sait désormais proches de Tours.

Au moment où ils reçoivent cet ordre, Barillet et Rougé ont mis à l'abri 498 manuscrits, descendus pour les 200 premiers volumes selon l'ordre des cotes, puis selon un choix du Conservateur lorsque le temps vint à manquer, en privilégiant les manuscrits enluminés du Moyen Âge. C'est effectivement la partie la plus remarquable du fonds qui a été privilégiée, la «*partie touristique*» pourra même écrire Collon en octobre 1940. Annick Sapin portant attention au fonds préservé, en 1974, a noté les choix opérés en juin 1940, qui ont permis de sauvegarder les bibles et les commentaires (Raban Maur, Pierre Lombard, Bède le Vénérable, Hugues de Saint-Victor, etc.), des histoires de l'Église et des conciles, les manuscrits littéraires de Marmoutier. Parmi les ouvrages conservés, il y a le fameux Évangélaire dit de Charlemagne (VIII^e siècle), écrit en onciales d'or, sur lequel les rois de France ont prêté serment, de Louis VI en 1137 à Louis XIV en 1650, en tant qu'abbés laïcs de Saint-Martin.

Jean Massiet du Biest, directeur des Archives départementales, et par ailleurs membre titulaire de la Société archéologique de Touraine, est le dernier à pouvoir s'introduire dans la bibliothèque municipale le 18, en forçant la consigne à 15 h 45. Il observe alors que la bonne dizaine d'hommes qui occupe le bâtiment, et dont il note – détail significatif – qu'elle appartient «*à divers*

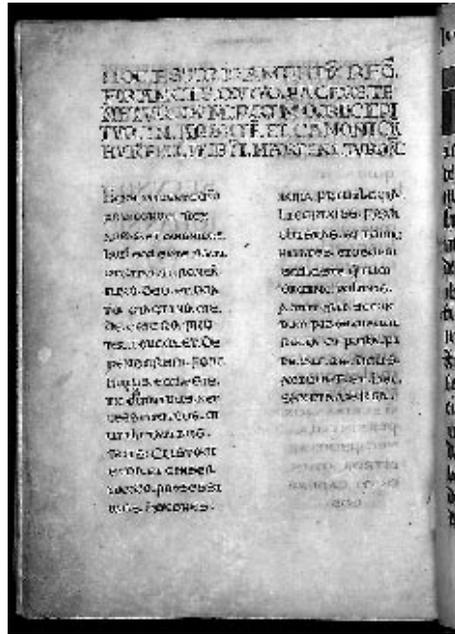


Fig. 9 : La page du serment dans l'*Évangélaire* dit de Charlemagne (coll. BMT, MS.22).

corps de troupe ramassés un peu partout», est répartie dans tous les étages du bâtiment. Il rapporte que c'est en vain qu'il insiste pour rencontrer un officier, un sergent étant seul visible sur place, et constate «*un désordre indescriptible, des casiers des usuels déjà presque tous vides*» (vraisemblablement en salle de lecture au premier étage), et il «*doit se retirer devant l'attitude des troupes*»...

Après l'incendie qui anéantit la bibliothèque le mercredi 19 juin, il faudra attendre le mercredi 26 pour que Rougé et Bariller, évidemment anxieux de connaître le sort des archives et des ouvrages précieux mis à l'abri par leurs soins, puissent enfin accéder aux ruines encore fumantes de leur bibliothèque. Pour ce faire, ils obtiennent de l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées le concours d'une équipe de terrassiers, afin de déblayer les ruines amoncelées au-dessus de l'entrée des caves et de l'accès à l'abri bétonné aménagé sous la bibliothèque. Mais l'escalier qui permet l'accès de ces caves a été obstrué par l'effondrement du mur méridional du bâtiment, et ils doivent donc faire

pratiquer une tranchée dans le trottoir, puis faire élargir au pic un soupirail afin d'accéder au premier abri. Massiet du Biest, Rougé, et l'épouse de Collon qui est alors éloigné de sa bibliothèque, peuvent enfin se glisser sous les décombres encore fumants, et il ont alors la joie de retrouver intacts les manuscrits précieux qui y avaient été descendus dix jours plus tôt.

Le jeudi 27, la même équipe d'ouvriers ouvre une seconde tranchée pour récupérer, dans une autre section de l'abri, les boîtes contenant les anciennes archives municipales et les manuscrits descendus en second lieu. Il était urgent de récupérer ces archives et ces manuscrits, car les livres et les papiers subsistant sous les décombres continuaient à se consumer. Lorsque Collon procédera à l'enlèvement des rayons métalliques ayant servi à leur installation provisoire, à la fin du mois d'août, donc plus de deux mois après l'incendie, il pourra encore constater que la température du sous-sol dépassait les 60 degrés par endroits. Les cent quarante-deux caisses renfermant les archives de la ville, les incunables et les manuscrits sauvegardés prendront d'abord le chemin des Archives départementales, place de la Préfecture, et une salle isolée du musée des Beaux-Arts en ce qui concerne les autres archives. Ce qui a été sauvé des fonds précieux en juin 1940 sera ensuite mis à l'abri dans la chapelle du château d'Ussé, à côté des fonds déposés par la Bibliothèque nationale.



Fig. 10 : La Bibliothèque incendiée, vue de la rue Nationale, à l'automne 1940 (Coll. SAT).

Soixante-dix ans après le désastre, on peut être reconnaissant à Georges Collon, à Jacques-Marie Rougé et à Léopold Barillet d'avoir préservé ce qu'ils ont pu du patrimoine de la bibliothèque municipale, avec les moyens du bord. Ils nous ont montré que l'on pouvait aller au devant du danger pour tenter de sauver de vieux livres, et ceci dans une ville où les ministères parisiens venaient d'abandonner sur les trottoirs leurs «*papiers secrets*» et leurs employés subalternes, pour se transporter plus commodément à Bordeaux...

Il faut tout autant garder mémoire de cette poignée de tirailleurs algériens, Européens et Nord-Africains au coude à coude, engagés dans les combats désespérés des 19 et 20 juin 1940, autour du pont Wilson et des ruines de la bibliothèque. Le colonel de Mollans leur rendra hommage en 1985, soulignant que ce sont notamment ces tirailleurs algériens qui vont subir le choc sur la Loire, entre Saumur et Amboise, à tel point que les Allemands seront persuadés n'avoir eu affaire qu'à des troupes coloniales sur cette partie du fleuve.

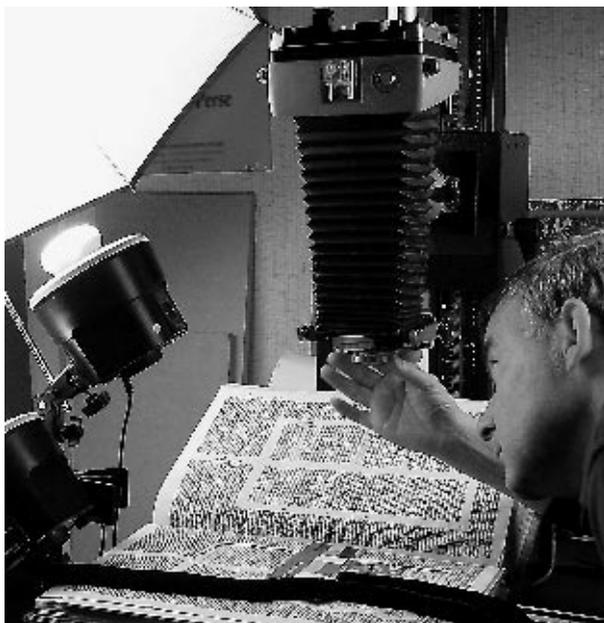


Fig. 11 : Un trésor hier sauvegardé, aujourd'hui partagé et valorisé (photo. Joly, BMT).

Bibliothécaires tourangeaux, tirailleurs algériens et cavaliers motorisés luttant à armes inégales, les uns pour défendre un patrimoine culturel, les autres leur Patrie et les valeurs de la République, tous méritaient de ne pas tout à fait disparaître de la mémoire tourangelle. Il faut également remercier les conservateurs qui ont, de Simone Lecoanet (1957-1975) à Michèle Prévost (depuis 1993), apporté tous leurs soins à la conservation et à la valorisation des manuscrits et incunables préservés en 1940.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

L'auteur remercie plus particulièrement : Jean Chauvin et Jacques Charles, témoins des événements de juin 1940 autour de la bibliothèque municipale ; Pierre Hamelain responsable du fonds photographique de la Société archéologique de Touraine ; Michèle Prévost, conservatrice du fonds patrimonial de la bibliothèque municipale, Jean-Luc Porhel, conservateur des archives municipales.

Archives municipales de Tours : 2R/155, 4M/707.

Archives de la Société archéologique de Touraine : dossier des dommages de guerre, 1961 (non coté) ; BBH 2964/112, BBH 2965/112.

BENJAMIN René (1941). *Le printemps tragique*, Paris, Librairie Plon.

BONNET Guy (1990). *1940 : Batailles sur les ponts de la Loire [...]*, Tours, Éd. de la Nouvelle République.

CHAUVIN Jean (dir.), DESCHARTRES Alain, JACQUOT Marcel (1947). *La Touraine meurtrie et libérée, 1940-1945*, Tours, Éd. Simone Chauveau.

CHOLLET Louis (1946). *Les heures tragiques : Tours, juin 1940*, Tours, impr. Arrault.

COLLECTIF [vers 1932]. «Bibliothèque municipale de Tours», *La France contemporaine. Grand annuaire illustré et sélectionné*, Nantes, Direction de la France contemporaine, p. 104-105.

COLLON Georges (1940). *Lettre au ministre à l'Instruction publique et aux Beaux-Arts [...] sur les événements [...] survenus à notre Bibliothèque depuis le 1^{er} mai 1940*, tapuscrit du 2 octobre 1940 (AMT : 2R/155).

FOURCHET Marie-Luce (rédac.) (2007). *La bibliothèque de Tours fête ses 50 ans. Exposition organisée en collaboration par la Bibliothèque municipale, les Archives municipales [...] du 15 septembre au 24 novembre 2007*, tapuscrit, Tours, l'auteur.

GUIGNARD Jacques (1962). «*Georges Collon (1898-1961)*», Bibliothèque de l'école des Chartes, CXX, p. 322-325.

- HAMONET Charles (1940). *Éphémérides tourangelles. Les journées historiques du 15 au 23 juin 1940 à Tours*, Tours, impr. Arrault.
- HAMONET Charles (1942). *Tours capitale*, Tours, impr. Arrault.
- LABUSSIÈRE Jeannine, PRAT Élisabeth (1991). *Tours, cité meurtrie*, juin 1940, Chambray-lès-Tours, CLD.
- L.P. [Louis Perraguin] (s.d.). SM, Juin 1940. *Tours capitale! Assiégée! Incendiée!*, s.l., s.n., multigr.
- MOLLANS (colonel) Henri de (1974). «L'invasion de la Touraine en juin 1940, d'après des archives inédites de la Wehrmacht», *BSAT*, XXXVII, p. 445-480.
- MOLLANS Henri de (1985). *Combats pour la Loire. Juin 1940*, Chambray-lès-Tours, CLD.
- MORIN Claude (2000). *La Touraine sous les bombes*, Chambray-lès-Tours, CLD.
- PHILIPPON Albert (1961). «Georges Collon (1899-1961). Éloge funèbre», *BSAT*, XXXIII, p. 65-68 (photo).
- PRÉVOST Michèle (2009). «La Bibliothèque de Tours. Son histoire et ses riches fonds patrimoniaux», *Arts et Métiers du Livre*, 274, p. 18-31.
- SAPIN Annick (1974). *La reconstitution de la réserve sinistrée de la bibliothèque municipale de Tours. Rapport de stage, juin 1974*, tapuscrit, Tours, l'auteur (BMT : G 3703).
- SCHWEITZ Daniel (2008). «La nouvelle bibliothèque d'étude de la Société archéologique de Touraine (1940-2008)», *BSAT*, LIV, p. 245-265.
- SCHWEITZ Daniel (2009). «La première bibliothèque d'étude de la Société archéologique de Touraine (1840-1940)», *BSAT*, LV, à paraître.
- WEELLEN Jean-Edmond (1942). *Notre vieux Tours (première série). Le quartier de la rue Nationale*, Tours, impr. Arrault.